

ÉPOQUE LATINO-GRECQUE

La Renaissance italienne, rappelons-le ici, n'est que le retour de l'esprit humain aux formes littéraires et artistiques de l'antiquité grecque, ainsi qu'à ses principes de philosophie. Mais il faut, dans cette révolution en arrière, tenir compte d'un facteur considérable, le plus important de tous, celui qui va donner à ce grand mouvement une telle impulsion vers un idéal nouveau, une telle expansion, que cette évolution, tout entière dirigée vers les choses du passé, est obligée de marcher en avant et crée une ère nouvelle.

Le christianisme, après avoir lutté pendant des siècles contre l'antique civilisation, était parvenu à la transformer complètement, à édifier une nouvelle société, à produire une nouvelle littérature, à donner aux arts une nouvelle formule. La religion du Christ, promptement accueillie à son apparition chez les pauvres et les malheureux, devint bientôt la consolation de tous les esprits élevés qui se rendaient compte des folies et du défaut d'équilibre de tout l'édifice social. Trois siècles environ après la naissance de Jésus, le christianisme est déclaré religion d'État, et le concile de Nicée en donne le symbole. Dès lors, il n'était plus besoin de ces temples dédiés à tant de divinités, les statues même des dieux devenaient inutiles; les temples furent abandonnés, les statues renversées; la jeune

société chrétienne devint, avant les barbares, l'auteur de la destruction d'une foule considérable de monuments des arts ou de la littérature païenne. Ce fut une pression lente, permanente et terrible dans ses effets. Quelques grands esprits s'élevaient bien au-dessus du préjugé vulgaire et conciliaient la pratique de la religion nouvelle avec leur admiration pour Phidias et Praxitèle, Eschyle et Sophocle, Aristote et Platon; mais le concile de Carthage ayant formellement interdit la lecture des auteurs païens, les lettres grecques furent abandonnées, et cette belle langue devint bientôt inintelligible en Italie. Plus tard, la langue latine même, la seule que l'on enseignât dans les écoles, se corrompit tellement au contact des idiomes des barbares qu'elle devint le privilège des seuls lettrés.

Cependant la société chrétienne étendait de jour en jour son importance et son influence; de tous côtés s'étaient formés des établissements monastiques; les premiers, en Orient, suivirent la règle de saint Basile; en Occident, saint Benoît, le chef incontesté de tous les ordres religieux, entreprit de régénérer la grande loi du travail ainsi que l'étude des lettres abandonnée de tous. Les moines de Saint-Benoît ont copié les manuscrits et instruit la jeunesse.

Les chrétiens, sous l'inspiration des idées nouvelles, avaient bien tout détruit, mais n'avaient encore rien créé; pour les besoins de leur culte, ils s'étaient emparé des basiliques, édifices civils, et, pendant plu-

sieurs siècles, ne cherchèrent pas d'autres modèles pour les églises qu'ils faisaient construire. Si quelques-unes s'étaient élevées pendant la domination lombarde, soit sous l'influence grecque de Ravenne ou bien au contact des Germains et des Francs, elles ne consacrèrent aucun progrès réel. Il faut arriver au règne d'Othon I^{er} (936), fils de Mathilde, et poursuivre jusqu'à celui de Frédéric II, mort en 1250, pour constater quelques modifications importantes en architecture. Les autres arts n'existaient pas, la sculpture copiait grossièrement des sarcophages antiques, la peinture était représentée par quelques personnages, toujours les mêmes, reproduits d'après des types de convention.

Nous voici arrivés à cette époque remarquable de l'histoire de l'Italie où le territoire se divise en petits États, où chaque État devient un corps politique se gouvernant par ses propres moyens. Toute domination étrangère a disparu, le pays a repris possession de lui-même, et c'est justement à cette même époque, vers la moitié du XIII^e siècle, qu'apparaissent en Italie les premiers artistes vraiment dignes de ce nom : à Sienne le peintre Guido, à Florence Cimabue et Arnolfo di Cambio, Jean et Nicolas à Pise ; dans les lettres et la philosophie, Dante, Giovanni Villani et Passavanti ; c'est la Renaissance qui s'annonce ; ce sont les premiers feux d'une aurore nouvelle. Mais, si quelques artistes

de génie, rejetant les errements du passé, se sont élan-
cés à la conquête d'un nouveau royaume, ont imprimé
à l'art une direction nouvelle, il faut reconnaître que
les lettres et le langage eurent la plus grande part à
cette irrésistible impulsion donnée aux esprits et aux
intelligences.

La civilisation grecque avait laissé des traces telle-
ment profondes au cœur de l'empire romain que, long-
temps après sa chute, l'Italie en conserva le souvenir.
Les colonies de la Grande Grèce s'étaient toujours
servi de leur langue originaire, et les villes de Naples,
Salerne et Amalfi, centres de commerce importants
avec l'Orient pendant les ix^e, x^e et xi^e siècles, employaient
la langue grecque pour opérer leurs transactions; le
grec était la langue du pays, mais un grec transformé,
corrompu, un véritable patois. Des rangs des moines
de Saint-Basile, fort nombreux dans ces provinces,
sortit un homme qui, pour compléter son instruction,
alla étudier le grec classique à Constantinople. Ber-
nard ou Barlaam sut gagner la confiance de l'empereur
Andronic le Jeune, qui le chargea d'une mission au-
près du pape alors à Avignon; Bernard rencontra à la
cour pontificale Pétrarque et devint son professeur;
mais son plus beau titre de gloire est d'avoir initié
aux beautés de la langue grecque Léonce Pilate, que
l'on peut regarder comme le premier fondateur des
études grecques en Occident.

Léonce Pilate, ayant fait à Padoue la connaissance

de Pétrarque, traduisit à sa demande les poésies d'Homère en latin; Boccace, informé de ce fait, en fut tellement enthousiasmé que, sur ses instances, une chaire de grec fut créée en 1360, à l'Académie de Florence, en faveur du traducteur. Léonce Pilate ne professa à Florence que pendant trois ans. Cette bonne semence tombait sur un terrain bien mal préparé, car au milieu des guerres perpétuelles faites d'État à État, de ville à ville, de quartier à quartier, entre les factions ennemies, il restait peu de temps aux Italiens pour s'occuper d'art, de science, de philosophie ou de littérature. Pétrarque assure que, de son temps, il y avait à peine dix hommes en Italie qui eussent assez la connaissance de l'antiquité pour comprendre Homère, même traduit en latin.

Vingt ans se passent entre la mort de Boccace et de Pétrarque, les deux zélés propagateurs de la langue grecque, et l'arrivée en Italie de Manuel Chrysoloros, élève du philosophe platonicien Gémiste Pléthon, 1393. Ambassadeur de l'empereur grec, il eut l'occasion de se rencontrer avec les hommes les plus éminents d'Italie, et leur promit de revenir pour enseigner la langue et la littérature grecques. Il revint en effet trois ans après, et reprit à Florence la chaire créée par Léonce Pilate; mais Pléthon se déplaçait souvent, on le rencontre à la même époque à Milan, à Pavie ou à Rome; on lui doit cependant la première grammaire grecque parue en Occident. Palla Strozzi, un des plus

riches citoyens de Florence, avait puissamment aidé Chrysoloros dans son œuvre de diffusion de la langue grecque en faisant venir un grand nombre de manuscrits et en les faisant traduire en latin; exilé de Florence par Cosme de Médicis, il se mit lui-même à l'œuvre et donna la traduction de plusieurs auteurs. De l'école de Chrysoloros sortit tout un essaim de jeunes hellénistes. Jean Aurispa peut être également compté parmi les plus ardents propagateurs, en Italie, de l'hellénisme sous toutes ses formes. Son successeur à l'Académie de Florence fut François Philelphe. Un autre illustre Grec, Théodore Gazza, chassé de Thessalonique par les Turcs, en 1430, vint, accompagné de plusieurs de ses compatriotes, mettre ses connaissances au service du pape Nicolas IV.

Naples était un des grands foyers littéraires de l'Italie; Alphonse V d'Aragon, prince très instruit, attira à sa cour un grand nombre de savants et d'artistes. Quelques détails relatifs à l'arrivée à Naples de Lascaris et de ses compagnons, détails transmis par l'historien Antoine de Palerme, donneront une idée de ce qu'était alors la cour de Naples et de la vie que menait Alphonse, ce roi chevalier, guerrier et savant :

« L'escorte qui accompagnait les Grecs s'arrêta près d'un palais énorme et bizarre bâti par les Goths, les Normands et les Arabes, dont les avenues étaient bordées, pour tout ornement, de lourds canons en fer. Une garde espagnole veillait aux portes. Les Grecs

sont introduits dans une vaste salle qui présentait aux regards la plus étrange variété : à la voûte, étaient suspendus des drapeaux déchirés, des armes, des étendards enlevés aux Mores de Tunis, aux Génois, aux Vénitiens, au milieu de ces trophées brillait un bouclier sur lequel était gravé un livre ouvert, devise parlante que le roi avait adoptée ; sur une table de marbre on voyait quelques médailles antiques ; dans une cassette d'ivoire, se trouvaient des instruments d'astronomie assez grossiers ; près de là, étaient rangés des manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Sur les murailles de la salle, des peintures représentaient des batailles ainsi que les plus glorieux faits d'armes du règne, et, tout autour, se dressaient de belles statues grecques enlevés par le roi dans ses guerres. Au fond, Alphonse était assis, entouré de plusieurs des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire scientifique et littéraire de l'Italie, Pozzio, Antoine de Palerme, Ænéas Sylvius, et Laurent Valla son secrétaire ; il tenait à la main une Vie d'Alexandre et s'entretenait de cette lecture avec ses doctes confidents. Son visage était singulièrement spirituel et guerrier, l'âge avait blanchi ses cheveux, mais sa taille haute et fière, ses yeux mobiles et pleins de feu lui donnaient encore toute la vivacité de la jeunesse. Il portait le court manteau et l'habit militaire espagnol. Quand les Grecs furent introduits auprès de ce roi, il leur dit : « Regardez

« autour de vous, vous verrez que vous n'êtes pas sur
« une terre ennemie. »

Un petit État suivit de près cette impulsion générale vers les études de l'antiquité, ce fut le marquisat, plus tard duché de Ferrare. Nicolas III (1393-1441) appela auprès de lui Jean Aurispa et Guarrini pour professer les lettres grecques à son Université. Lionel d'Este continua l'œuvre de son père; brillant élève de Guarrini, il contribua pour une part importante à donner à la littérature ancienne la grande impulsion qu'elle prit au xv^e siècle. Borso d'Este, après lui, fut un protecteur non moins éclairé des arts et des lettres. Enfin Hercule I^{er}, fils légitime de Nicolas III, attira à sa cour les poètes, les artistes et les littérateurs les plus distingués.

A l'égal de Ferrare, la ville de Mantoue encourageait les poètes et les littérateurs. Le marquis Jean François sut s'attacher l'illustre savant Victorien Ramboldini de Feltro, né en 1379, mort en 1447. C'était un homme d'une rare érudition; il vint de Venise, où il dirigeait une école, pour entreprendre l'éducation des enfants du marquis. Louis III de Gonzague, l'ainé, joignit à ses talents militaires le goût des lettres et des arts; sa sœur Cécile acquit une telle célébrité qu'on la classe parmi les personnes les plus instruites du xv^e siècle.

A Urbin régnait un autre élève de Victorien de Feltro : le duc Frédéric de Montefeltro (1418-1482) se

place également au rang des protecteurs éclairés des arts et des lettres.

De tous côtés, à Milan, à Venise, à Rimini, à Parme, partout enfin, c'était un réveil général, un entraînement universel que nul obstacle ne pouvait arrêter. L'art n'avait plus qu'une voie à suivre; il la parcourut en triomphateur.

Dès le commencement du XIII^e siècle, avant Nicolas de Pise, il s'était produit dans la statuaire et l'architecture un certain retour d'admiration au profit des œuvres de l'antiquité, nous en avons le témoignage dans les encouragements donnés dans ce sens par l'empereur Frédéric II, et par les travaux dus aux marbriers romains. Vassalétus, le premier, et les Cosmati après lui s'étaient inspirés des exemples pris dans l'antiquité grecque ou romaine¹.

Avec les premières années du XIV^e siècle, on constate une lacune; il faut attendre Jean de Pise et Arnolfo de Cambio pour trouver des maîtres ayant donné aux beaux-arts une forte impulsion. Toutefois, à cette époque, la voie n'est pas nettement tracée, l'élément gothique, fortement représenté, vient faire obstacle aux progrès des inspirations classiques, elle comporte, en statuaire, une tendance déjà bien marquée au naturalisme, et, en architecture, un accouplement des

1. Voir *les Marbriers romains et le Mobilier presbytéral*, par GUSTAVE CLAUSE, architecte. Paris, Leroux, 1897.

ordres antiques avec les voûtes ogivales qui lui enlève toute véritable originalité. La tentative de Nicolas de Pise était prématurée. Les Allemands, alors prépondérants en Italie, avaient amené leurs architectes, constructeurs de sombres cathédrales; les moines cisterciens bourguignons, très répandus sur toutes les parties de la péninsule, avaient créé des écoles d'art où l'on enseignait les principes appliqués en France, les convenances et la bonne appropriation de l'arc en tiers-point et de tous ses dérivés, sans trop s'inquiéter de l'emploi judicieux des matériaux dont on pouvait disposer. Ces influences diverses, mais fortement appuyées, avaient jeté le trouble dans les esprits; il fallut près d'un siècle pour que le clair génie italien reprit sa marche vers son idéal naturel en rejetant de côté les obstacles que des étrangers avaient voulu lui imposer.

Pendant ce temps les arts, autres que l'architecture, se développaient en s'inspirant surtout de l'étude de la nature et des élans d'une foi profondément chrétienne, véritable et unique base de la civilisation. Cimabue est encore un Grec du bas-empire illuminé quelquefois par un rayon de jeunesse; mais Giotto, le rénovateur de la peinture, l'ami de Dante, n'a que bien rarement fait appel aux souvenirs de l'antiquité, l'idéalisme chrétien est le seul but vers lequel se dirigent toutes ses pensées; il est par excellence le peintre du cycle évangélique avec ses tristesses, ses douleurs et ses gloires. Un peu plus tard, Andrea Orca-

gna, avec son puissant et multiple génie, se manifeste par des œuvres où la hardiesse de la pensée se joint à la science de l'exécution. Mais en même temps apparaissent Boccace et Pétrarque.

On s'est demandé souvent lequel, de la littérature ou de l'art, avait précédé l'autre dans ce retour à l'antiquité. Il ne faut pas en douter, ce sont les écrivains, les poètes, les savants et les collectionneurs qui ont préparé la voie aux artistes. Tout artiste est le traducteur, dans un certain langage, des idées et des préoccupations de son temps, et ce langage est d'autant plus élevé, d'autant plus expressif et noble, que ceux qui sont appelés à l'entendre exigent une plus grande perfection. Il est donc certain que s'il n'y avait eu personne pour guider les artistes, pour leur commander des ouvrages, s'ils ne s'étaient pas sentis dominés par une opinion publique, dirions-nous aujourd'hui, par une force intellectuelle qui les entraînait à la recherche de certaines vérités, de certaines formes qui autrefois avaient excité l'admiration des Grecs et des Romains, les efforts particuliers de quelques hommes, soit en sculpture, soit en architecture, soit en peinture, n'auraient pas suffi pour ouvrir et frayer la nouvelle carrière. Ces artistes seraient restés des isolés. Voici une preuve bien curieuse de cette pression exercée sur les artistes. En 1414, Taddeo di Bartolo, peintre de sujets religieux, est chargé par la Seigneurie de Sienne de décorer le

vestibule de la chapelle du Palais public; que lui donne-t-on comme programme? De représenter, à côté du plan de Rome à l'époque des Césars, les effigies de Jupiter, de Mars, d'Apollon et de Pallas, tous dieux de la Grèce, accompagnées de celles de César, de Pompée, de Cicéron, de Caton d'Utique, etc., enfin celle d'Aristote. C'était véritablement, pour un vestibule de chapelle, une affirmation peu ordinaire de civisme laïque.

A Florence, les seuls trésors où l'on pouvait aller puiser les enseignements classiques étaient réduits, dans la ville même, à quelques sarcophages d'une assez basse époque, et dans le voisinage, à Fiesole, aux productions encore existantes de l'art étrusque accompagnées de monuments peu nombreux de la décadence romaine; trésors bien pauvres en les comparant à ce que pouvaient montrer avec orgueil d'autres villes italiennes, telles que Pouzzoles, Ostie, Ancône et Vérone. Mais les Florentins prisait à un haut degré tout ce qui se rattachait à la grande époque grecque, et se trouvaient bien préparés, par les enseignements des premiers humanistes, à recevoir, dès l'aurore du xv^e siècle, l'impulsion qui devait placer leurs artistes sur le véritable terrain de recherches fécondes, dans cette Rome, merveilleux et inépuisable trésor cette fois de toutes les beautés antiques. Brunelleschi et Donatello vinrent à Rome, et Florence, grâce à l'abondante moisson qu'ils en rapportèrent, put se

lancer résolument dans la voie qui devait lui faire occuper la première place parmi les cités appelées à diriger le grand mouvement de la Renaissance artistique et littéraire en Italie.

Loin de nous la pensée d'avoir refait l'histoire de la Renaissance des arts en Italie, sujet souvent traité, et quelquefois avec une ampleur, une autorité qui éloignent toute idée de le reprendre. Nous avons cru cependant nécessaire d'esquisser ici les causes de cette Renaissance, de remonter à ses origines fondamentales, d'aller rechercher ses véritables racines jusque dans les beaux temps de la Grèce et d'en suivre le développement pour atteindre l'époque de sa première floraison.

Si l'on veut bien comprendre le rôle que certaines personnalités ont joué sur cette grande scène, ce rôle fût-il circonscrit à la production d'œuvres artistiques, il faut se pénétrer de l'esprit qui a engendré cette rénovation, et, par une analyse rapide des éléments divers dont elle se compose, en expliquer la portée et le sens. Alors, tout s'éclaircit : chaque pierre apportée à l'édifice prend son importance réelle suivant la place qu'elle occupe, suivant la fonction qu'elle est appelée à remplir, et, depuis les fondations jusqu'au couronnement, on la voit concourir, comme un élément indispensable, à l'équilibre général.